L'ART DE SUCCER LES PLAIES

Sans se servir de la bouche d'un homme.

AVEC

Un Discours d'un Specifique propre à prevenir certaines Maladies Veneriennes, jusques à present inconnu.

NOUVELLEMENT INVENTE

PAR LE Sr. DOMINIQUE ANEL,

Chirurgien Major du Regiment de Cuirassiers, du Comte de Gronsfelt, & Chirurgien ordinaire de Son Excellence.

Avec les figures necessaires.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS vander PLAATS, Marchand Libraire dans le Gapersteeg.

M. DCCVII.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR,

LE COMTE

De Bronchorsd, Gronsfelt, Ebertin, &c.

Marêchal de Camp General des Armées de Sa Majeſté Imperiale.

MONSEIGNEUR,

L'Eſtime que Vôtre Excellence fait de la veritable Chirurgie, me donne

 beau-

beaucoup de confiance, & me fait esperer qu'elle ne desaprouvera pas mon dessein, qui tend à approcher de sa perfection l'Art de guerir les plaies.

Personne ne peut mieux que V. E., juger de quelle importance il est pour le bien & l'interêt du Public, d'exceller dans cet Art. L'intrepidité avec laquelle V. E. a si souvent exposé sa vie, en affrontant le fer & le feu depuis tant d'années qu'elle a sacrifié dans les Armées au service de Sa Majesté Imperiale & de l'Empire, lui a donné l'occasion d'avoir appris par experience plus d'une fois de quelle

le conſequence eſt cette verité.

Le rang où V. E. a été elevée, & la reputation qu'elle s'eſt acquiſe dans le monde, ne ſont pas moins dûs à ſa valeur & à ſa conduite, qu'à la grandeur de ſon illuſtre naiſſance, & au merite de ſes eminentes qualitez. Je ſouhaite, *Monſeigneur*, que pour joüir du fruit de vos travaux, Dieu vous donne les années de Neſtor & les proſperitez d'Alexandre. Et afin de me rendre digne de l'honneur que V. E. m'a fait de me confier ſa ſanté, je ſerai toûjours occupé des ſoins qui peuvent contribuer à ſa conſervation.

Je vous ſupplie, *Monſeigneur*, de m'accorder la permiſſion de mettre vôtre Nom celebre à la tête de ce petit ouvrage, qui n'eſt encore que l'échantillon d'un projet que je medite. Trop heureux que mon foible genie m'ait donné une occaſion de vous marquer le zele ardent & le profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Excellence

Le très-humble, très-obeïſſant
& très-fidelle ſerviteur

D. ANEL.



AVANT-PROPOS.

Tous les Chirurgiens qui veulent se perfectionner dans leur Art, & se rendre utiles au Public, doivent s'attacher non seulement à acquerir une parfaite connoissance de la structure de toutes les parties de l'homme, & des differentes maladies qui peuvent y avoir leur siege, tant de celles qui dependent d'une cause interne, que de celles qui viennent d'une cause externe, j'entens de celles qui regardent proprement la Chirurgie: Mais ils doivent aussi savoir quels sont les moiens praticables pour la guerison de ces mêmes maladies.

Cette connoissance s'acquiert par la pratique des Hôpitaux, & des bons Maîtres, & par le commer-

ce des bons Auteurs. Lors que par ce moien on a fait quelque progrés, on peut en quelque maniere, en faisant un bon usage de son genie, non seulement suivre la bonne methode, & s'éloigner de la mauvaise, mais même inventer des moiens qui puissent procurer une prompte guerison. Alors on doit sans aucune reserve les communiquer au Public, à l'exemple de ces grands Hommes, qui nous ont si genereusement fait part de leurs decouvertes, & de ce qu'ils ont inventé. Quoi que ce soit un pas fort glissant, qui expose bien souvent à la critique & à la censure des esprits vains & envieux, toutefois je l'ai franchi sans craindre d'être blâmé de ceux qui pratiqueront avec exactitude ma methode telle que je la decris. J'espere que les bons succez qu'ils en auront, me mettront à l'abri des insultes que certains esprits inquiets

quiets pourroient me faire, ſans s'être donné la peine d'eſſaier ma methode.

Je fai voir dans ce Traité, par des raiſons ſolides, la neceſſité indiſpenſable où l'on eſt, de rechercher un habile Chirurgien dans ſes bleſſures, & le danger évident auquel on eſt expoſé lors qu'on ſe fait traiter par un ignorant, ou par quelque Charlatan. Je depeins le caractere de ces derniers qui s'étant erigez en hommes d'importance, pratiquent la methode eux mêmes de ſuccer avec la bouche, & la maniere ridicule & dangereuſe dont ils la pratiquent, & les moiens dont ils ſe ſervent pour en impoſer; & je confons leur impoſture en les demaſquant, par les obſervations que je rapporte. Enſuite je fai voir les motifs qui m'ont obligé à ecrire, les cas où la methode de ſuccer a lieu, les principales intentions qu'on doit

avoir dans ces cas, & j'explique les bons effets qui en resultent. Je donne le moien de se servir de la sonde de poitrine, à succer les plaies penetrantes dans sa capacité. Aprés je fai voir dans quel cas il est inutile & même dangereux de succer les plaies, j'en donne les raisons, & je propose en general, le secours qu'on peut donner aux malades dans cette occasion, & puis je montre que la reüssite de cette methode a cela de commun avec tous les remedes, que pour qu'ils aient un bon effet, ils doivent être dirigez par un habile Maître. Enfin je me recrie sur ce qu'on souffre les imposteurs, & sur ce qu'on met en depôt entre leurs mains le plus grand tresor de la vie qui est la santé. Je donne les raisons pourquoi on doit s'abstenir de succer les plaies avec la bouche, & j'ajoûte ma methode avec toutes

les

les circonſtances qu'il faut obſerver pour la bien pratiquer. Je prouve qu'elle eſt plus commode, plus aiſée & plus ſûre ; qu'elle evite les inconveniens qui s'enſuivent ordinairement quand on ſucce les plaies avec la bouche d'un homme ; & pour le prouver d'une maniere plus claire, j'ajoûte trois planches avec une inſtruction, & une explication pour donner l'intelligence parfaite des figures qu'elles contiennent : de ſorte que par ce moien j'ai lieu d'eſperer que les moins éclairez, auſſi bien que les plus intelligens, pourront avoir une idée de ma methode conforme à celle que j'en ai.

Je ne veux point me donner ici pour un Oracle : au contraire je ſerai ravi qu'on encheriſſe ſur ce que je viens de trouver. Je le repete, mon but a été & ſera toûjours de contribuer au bien du Public,

blic. Avec cette vuë je ſentirai une veritable joie de me voir ſurpaſſé dans ce deſſein, & que mes foibles efforts excitent les autres à mieux faire, portez à cela par une noble emulation.

L'ART

L'ART
DE SUCCER LES
PLAIES

Sans ſe ſervir de la bouche d'un homme.

DAns le metier de la guerre les malheurs de la fortune ſont du moins auſſi ordinaires que ſes bienfaits & ſes faveurs. Nous paſſerons ſous ſilence tout le bien & tout le mal qu'en reſſentent ceux qui en ſont favoriſez ou perſecutez, en tâchant neantmoins de faire voir que l'on peut puiſer dans la ſcience d'Eſculape des moiens qui ſerviront à ſecourir les derniers, & à les delivrer de quelques unes de leurs peines, & à leur pro-

procurer un prompt ſecours dans certaines occaſions où il ne s'agit pas de moins que de leur vie ou de leur mort.

Quand dans le choc d'une bataille, à l'attaque ou à la defence d'une place aſſiegée, ou dans quelqu'autre rencontre les braves ſoldats & les grands Capitaines ſe voient tout à coup percez des traits de l'ennemi, & hors d'état de le pouvoir vaincre; la ſeule reſſource d'eſpoir & de conſolation qui leur reſte, ne peut être attenduë que du ſecours que la Chirurgie leur peut donner. A la verité elle a pour eux de puiſſantes reſſources, & le Chirurgien qui la poſſede dans quelque perfection & dans tous les principes les plus eſſentiels, ſe trouve alors dans l'occaſion de faire des operations & des cures merveilleuſes. Mais au contraire quels bons effets doit-on attendre, quand par ne-

necessité ou faute d'avoir fait un bon choix ; on est assez malheureux de tomber entre les mains d'un homme qui ne possede pour toute qualité de Chirurgien, que le titre qu'il en a usurpé. Alors on doit fonder toute sa confiance sur les forces de la nature, & sur son temperament, & craindre même que celui-là qui devroit aider l'un & l'autre, ne les interrompe dans leurs operations.

Je compare cet usurpateur au dernier matelot qui ne connoissant point la Navigation, ni par pratique ni par theorie, auroit la conduite d'un vaisseau comme Pilote sur une mer orageuse & impraticable à un homme de son genie, tant par la multitude des ecueils, que par des frequentes tempêtes. Je voi son vaisseau exposé au gré des ondes faire naufrage au premier ecueil qu'il rencontre. Si au contraire l'ignorant

rant Pilote que je ſupoſe, eſt aſſez heureux de voiager ſur une mer tranquille avec un vent favorable, ſon vaiſſeau arrivera heureuſement à ſon port.

Je fais alluſion du Chirurgien ignorant au matelot ſans experience, je compare l'un à l'autre, le malade au vaiſſeau, les maladies à la mer, les caracteres des maladies & les accidens qui y ſurvienent, aux ecueils & aux tempêtes; & je dis qu'il n'eſt pas moins neceſſaire d'avoir de bons Chirurgiens dans les armées, qu'il eſt utile d'avoir de bons Pilotes ſur la mer, & je conclus que comme il eſt impoſſible de voiager ſur les mers ſans un peril evident à moins que de ſavoir la Carte & l'Art de la Navigation; de même, ſans encourir un danger extreme l'on ne peut ſe livrer entre les mains de celui qui ne connoit point, ni par pratique ni par theo-

theorie, le corps humain & l'Art de la Chirurgie ; s'il reüssit, c'est qu'il a le vent en poupe comme le Matelot. Pour pousser plus avant ma comparaison : de même que lors qu'une grande flotte doit faire un long voiage, on assemble les meilleurs Pilotes sur l'avis desquels on se regle, & qu'on se repose sur eux du soin de toute la navigation ; il seroit bon de suivre la même maxime dans les armées de terre, & on devroit choisir des Chirurgiens intelligens, habiles & experimentez, aux soins desquels on pût confier l'inspection de tous les blessez.

Il se trouve dans les armées des succeurs des plaies, dont les uns sont soldats, les autres l'ont été & ne le sont plus, & d'autres qui n'ont jamais servi dans les troupes, & qui n'ont aucune idée de la Chirurgie. Les uns & les autres promettent de guerir les plaies

en les ſuccçant, & en faiſant couler quelque peu d'huile dans la plaie, marmotant quelques paroles pendant l'operation, mettant deſſus une compreſſe en croix de St. André. Voila leur methode, qui reüſſit à la verité quelquefois quand ils ont le vent favorable, ce qui leur ſuffit pour en impoſer, & pour leur donner une grande reputation. Succer de certaines plaies eſt, à la verité, une bonne methode, mais il faut en ſavoir diſtinguer le caractere, ſans quoi, tandis que l'on s'attend à une prompte gueriſon, il ſe paſſe une ſcene fort tragique. Dire des paroles, leur attribuer un charme qui gueriſſe, c'eſt être Impoſteur. Mettre de l'huile dans les plaies ne leur eſt pas contraire, mais inutile: au lieu que ſi l'on ſe ſert de quelque baume vulneraire des plus ſpecifiques, l'on eſt aſſuré de ſon effet. Sans perdre du

tems, j'ai fait ſuccer des plaies dont l'eſpece demandoit abſolument cette methode pour être promptement gueries, je les ai, dis-je, fait ſuccer par des gens qui ne s'en étoient jamais mêlez, qui ne faiſoient que m'obeïr ſans que je les fiſſe marmoter. Au lieu d'huile j'y mettois du baume, les bleſſez gueriſſoient promptement. J'ai vû ſuccer des plaies par des Charlatans ignorans qui ont quelquefois reüſſi. J'en ai encore vû ſuccer d'autres par les mêmes ſucceurs, obſervant exactement toutes leurs circonſtances & leurs ſimagrées, dont il s'en eſt ſuivi tant de funeſtes ſuites, que j'ai déploré le ſort de ces pauvres malheureux qui ont eſſuié les conſequences facheuſes d'une ſi deteſtable ignorance. Je n'ai pas été embarraſſé d'en expliquer la cauſe, lors que j'ai vû ſuccer les plaies ſans aucune diſtinction. Les

unes de ces plaies étoient d'arquebuſades ou de ces coups qui ſont avec fracas d'os, & celles-là demandent à ſuppurer. Les autres, comme ſont les plaies conſiderables de la poitrine avec epanchement ſur le diafragme, demandent l'operation de l'Empieme, ou du moins les ſoins d'un bon Chirurgien, ou la methode de les ſuccer de la maniere que je dirai ci-aprés. Celles du bas ventre avec léſion des inteſtins, iſſuë de l'epiplon, veulent l'operation de la Gaſtroraphie : Celles de la tête, bien ſouvent le Trepan ; Celles de l'artere du bras, l'operation de l'Anevriſme ; Celles de l'artere crurale à la cuiſſe, un puiſſant ſtyptique, ou la ligature du vaiſſeau, & preſque toûjours l'amputation, ou bien une grande experience & de grands ſoins ; & dans tant d'autres occaſions, il y a differentes circonſtances & methodes

thodes à obſerver. Cependant ces ignorans & trompeurs promettent de guerir toutes ces plaies en les ſuccant, tandis que les malades fortement prevenus par leurs promeſſes, refuſent tout ſecours de la part de la Chirurgie, ce qui fait qu'on les voit perir dans leur attente.

Deux fortes raiſons m'ont obligé d'écrire ſur cette matiere, outre le deſſein que j'avois de communiquer ma methode. L'une de ces raiſons a été de combattre l'opiniatreté que pluſieurs Chirurgiens ont de croire que la methode de ſuccer ne puiſſe être bonne dans aucun cas; l'autre, l'infatuation du Public à ſe laiſſer perſuader qu'elle peut toûjours reüſſir. J'oſe quaſi me promettre que par les diſtinctions que j'en ferai, par les raiſons que j'aporterai, je diſſiperai l'erreur des uns & des autres, en leur faiſant voir à l'oeil,

& toucher au doit, dans quelle occasion cette methode de ſuccer doit être pratiquée, & dans quelle autre occaſion elle doit être laiſſée. Enſuite je propoſerai l'uſage d'un inſtrument propre à ſuccer les plaies ſans ſe ſervir de la bouche : je ferai voir que cet inſtrument eſt plus commode, & qu'il ne peut pas cauſer les mauvais effets que les exhalaiſons d'un ſucceur mal ſain peuvent communiquer à une plaie.

Les veritables cas dans leſquels on doit ſuccer les plaies, ſont ceux-ci. Lors qu'on vient à être bleſſé dans quelque partie charnue par un coup d'épée, comme au gras des jambes, aux cuiſſes, aux feſſes, aux lombes, aux épaules, aux bras, ou ailleurs, & que l'inſtrument qui a fait la plaie, n'a heureuſement point rencontré dans ſon trajet de gros vaiſſeau, ſoit nerf, veine ou artere, pour lors il faut, ſans heſiter, ſuccer la plaie;

plaie, & aprés l'avoir ſuccée, auſſi bien qu'il eſt poſſible, y injecter du baume, ſi l'on veut avoir une prompte gueriſon, & prevenir les accidens, tels que ſont la douleur, l'inflammation, le depôt des matieres, les abſcez qui ſe forment toûjours dans les interſtices des muſcles, & eviter les inciſions qu'on eſt obligé d'y faire dans ces occaſions. Les principales intentions que l'on doit avoir dans ces ſortes de plaies, ſont d'empêcher que le ſang épanché dans ſon trajet ne s'y ſaigriſſe; que l'air par ſa penetration n'y cauſe de mauvais effets; en un mot, de procurer une prompte reünion. C'eſt ce qu'on peut faire en ſuccant la plaie; car on ôte tout le ſang qui s'étoit extravaſé dans la plaie, ſans lui donner le tems de s'y aigrir par ſon ſejour. D'ailleurs, tandis que vous evacuez le ſang, les parois de la plaie ſe rappro-

chent, les fibres & les orifices des vaiſſeaux diviſez venant à ſe rencontrer reciproquement ſe reüniſſent entr'eux d'une telle maniere, que les liqueurs qui doivent y circuler reprenent leur route ordinaire, ſi bien que tout ſe retablit dans ſon premier état, & la gueriſon en eſt quelquefois ſi prompte, qu'elle ſe trouve parfaite avant vint-quatre heures. Quelquefois on peut pratiquer cette methode de ſuccer, à des coups d'épée qui penetrent dans la capacité du thorax, & qui le percent même d'outre en outre. C'eſt lors que les gros vaiſſeaux du poûmon ne ſe trouvent pas ouverts, & que la ſurface externe du poûmon eſt adherente à la plevre. J'ai vû guerir de ſemblables bleſſures en moins de deux jours. L'on peut auſſi à la faveur de la ſonde de poitrine, laquelle doit être d'argent, & d'une figure à peu près
de

de même que celle dont on se sert pour sonder la vessie des femmes; l'on peut, dis-je, à la faveur de cette sonde, qu'il faut introduire dans la plaie en suivant son trajet, succer non seulement le sang repandu dans le trajet, mais encore la matiere & le sang repandu sur le diafragme; pourveu que l'un & l'autre soient encore liquides, & par là on epargnera par consequent au malade les violentes douleurs qu'il a à souffrir, & les dangers qu'il a à risquer, quand il est exposé, pour toute ressource, à souffrir l'operation de l'Empieme.

Pour se servir de cette sonde avec succez, il faut passer un lien dans son anse, afin de tenir la sonde assujettie dans la plaie. Ce petit lien doit être étendu à droit & à gauche, & engagé entre les bords du tuiau & les chairs, de sorte que le lien étant pressé

par le tuiau qui doit être appliqué ſur les chairs, autour de la circonference de la plaie en maniere de ventouſe, il ſe trouvera par conſequent tendu, & il empêchera que la canule ne ſortira point de la plaie, au contraire elle reſtera dedans, tandis que le ſang epanché ſera pompé & paſſera dans ſa cavité.

Voici les cas principaux dans leſquels on doit s'abſtenir de ſuccer les plaies, ſavoir dans celles qui ne ſont pas recentes, dans celles qui ſont avec contuſion, grande deperdition de ſubſtance, fracas d'os, piqueure de nerf ou de tendon, ouverture de quelque groſſe artere ; dans les plaies de la tête penetrantes dans la dure mere, ou même dans la propre ſubſtance du cerveau ; dans celles qui penetrent la capacité de l'abdomen, & ſurtout quand les inteſtins, le ventricule, la veſſie

ou

ou quelqu'autre viſcere eſt intereſſé. Dans tous ces cas il ſeroit inutile, & bien ſouvent funeſte de ſuccer les plaies.

Pour determiner au juſte, quand c'eſt que la methode de ſuccer a lieu, ou non, il faudroit faire une analyſe des cas trop étenduë, Le genie & l'experience du bon Chirurgien doivent en decider. Les diſtinctions que j'en fai, peuvent ſervir d'exemple, pour ne pas pratiquer cette methode mal à propos, & pour ne la pas negliger quand il eſt abſolument neceſſaire de la pratiquer. Voici les raiſons qui doivent nous obliger à nous abſtenir de ſuccer dans tous les cas que je viens de citer.

Dans les plaies qui ne ſont pas recentes, le pus eſt déja formé, & il reſte un mauvais levain dans la plaie qu'il eſt impoſſible d'ôter en les ſuççant, il faut donc d'autres remedes pour les guerir.

Dans celles qui ſont conſiderablement contuſes, en les ſuccçant au lieu de diminuer la contuſion, on l'augmenteroit, & l'on riſqueroit même de cauſer de la mortification. La cure de ces plaies demande d'abord l'uſage des reſolutifs ſpiritueux, & bien ſouvent on eſt obligé de les faire ſuppurer. Dans celles qui ſont avec deperdition de ſubſtance, l'on ne doit point craindre le ſejour de la matiere, puis qu'elle peut prendre aiſement ſon iſſuë d'ailleurs. On ne ſauroit en les ſuccçant les empêcher de ſuppurer avant de s'incarner. Dans celles qui ſont avec fracas d'os, il faut attendre l'exfoliation des eſquilles ou leur reünion; faire l'extenſion, la contr'extenſion & la conformation, s'il eſt poſſible, ſuivant la bonne methode que l'on doit ſuivre dans le traitement des fractures. En les ſuccçant ſeulement on ne

ne peut satisfaire à aucun de ces devoirs. Dans la piqueure des nerfs, des tendons, des parties membraneuſes, ou aponevrotiques; c'eſt s'amuſer que de ſe contenter de les ſuccer ſeulement. Il faut faire couler chaudement juſques dans la piqueure quelque liqueur ſpiritueuſe ou quelque baume fort penetrant, & remedier aux accidens ſuivant qu'ils ſe preſentent. Dans l'ouverture de quelque groſſe artere il faut de neceſſité pratiquer la ligature de vaiſſeau, ou quelque puiſſant ſtyptique avec une compreſſion moderée, ſi on a lieu de craindre la mortification. Si au contraire on ne craint point la mortification, & que l'hemorragie ſoit violente, il ne faut pas épargner la compreſſion, afin de ſe rendre maître du ſang & de tarir l'hemorragie. Ce qu'on ne peut jamais faire en ſuccçant, l'on ôteroit plûtôt juſ-

qu'à

qu'à la derniere goutte du ſang d'un homme ſans y parvenir. Dans les plaies de la tête il faut les guerir ſans le trepan lors qu'elles ne ſont pas bien profondes, & qu'il ne s'eſt pas manifeſté des ſymptomes ou accidens facheux. Mais quand il y a fracas aux os du crane, epanchement de ſang ſur la dure mere, & que l'on en eſt ſûr par des ſignes certains, il faut trepaner, même ſans perdre du tems; la methode de ſuccer ne peut être d'aucun ſecours dans cette occaſion. Quand on eſt convaincu de l'empieme dans les plaies de poitrine par des ſignes univoques, il faut en prevenir l'operation du même nom, en pratiquant la methode de les ſuccer avec la ſonde de poitrine dont j'ai parlé ci-devant. Mais ſi le ſang caillé ou la matiere épaiſſie la rendoit infructueuſe; ce dont on s'apercevroit ſur le champ, pour lors l'o-

l'operation de l'Empieme devient abſolument neceſſaire.

Aux plaies de l'abdomen penetrant dans ſa capacité, il faut pratiquer l'operation de la Gaſtroraphie, comme je l'ai déja dit ailleurs. Ainſi dans tous les cas que je viens de poſer, il ne faut pas s'amuſer à ſuccer, non plus que dans les plaies d'arquebuſade, leſquelles ſont toûjours accompagnées d'eſcarre dont il faut tâcher de procurer la chute, avant que de penſer à reünir la plaie. Vouloir ſuccer celles-ci, ce ſeroit pratiquer une folie qui encheriroit par deſſus toutes les autres.

Il me ſemble que les raiſons que je viens de donner, & les differences que je viens de faire, font voir manifeſtement dans quels cas on doit mettre en uſage la methode de ſuccer les plaies; quand c'eſt qu'on doit s'en abſtenir; & qu'on

qu'on peut penſer & dire avec verité, que ceux qui mettent en uſage la methode de ſuccer en toute occaſion, qui s'en ſervent comme d'une ſelle à tous chevaux, auſſi bien que de ceux qui la croient inutile dans tous les cas: que ces perſonnes, dis-je, ſont ſans experience & ſans diſcernement.

J'eſpere que les uns & les autres, perſuadez par la raiſon, conviendront avec moi que la maxime de ſuccer eſt non ſeulement poſſible, mais même très-neceſſaire, pourveu qu'elle ſoit pratiquée par un habile Chirurgien, lequel étant capable de porter un bon jugement de la qualité des plaies, ne pratiquera que ce qu'il trouvera être le plus à propos. Il en eſt de cette operation comme de tous les remedes, ils ſont tous bons, auſſi bien en Medecine, qu'en Chirurgie: c'eſt beaucoup de les bien connoître; mais

c'eſt bien infiniment plus de les ſavoir bien diriger.

Les remedes entre les mains de ceux qui ſont ſans connoiſſance de leur veritable uſage & des maladies, ne ſont pas moins funeſtes que les armes entre les mains des fous. On trouve le moien de prevenir les malheurs & les deſordres que ces derniers pourroient faire, on emploie pour cela les fers & les chaines, tandis qu'on neglige de prevenir les ravages que font tous les jours les premiers.

Rien n'eſt plus cher à l'homme après le ſalut de ſon ame & la delicateſſe de ſon honneur, que la vie & la ſanté, ſans laquelle on ne peut joüir d'aucun bien. Il ſemble pourtant, par le peu de ſoin qu'il prend de conſerver l'une & l'autre, qu'il en faſſe un grand mépris. A-t'on des affaires à ménager? On choiſit avec beaucoup de precaution des perſonnes capa-

bles d'en avoir le maniment. Est-on obligé de confier un tresor à quelqu'un ? On s'assûre auparavant de la fidelité de celui qu'on choisit pour en être le dépositaire. Est-on malade, est-on blessé, prend-on alors la même precaution que dans les deux exemples raportez ci-dessus ? Non, il suffit que l'on soit prevenu en faveur d'un Charlatan ignorant, qui par hazard aura reüssi une fois, dont on aura entendu parler : cete prevention, dis-je, suffit, pour qu'on le prefere à un habile homme qui aura toûjours reüssi, excepté lors qu'il aura rencontré des maladies incurables par elles mêmes.

S'il y avoit autant de bons Medecins & de bons Chirurgiens, qu'il y en a de mauvais, & que l'on eût pour eux une confiance entiere, il est certain qu'on previendroit beaucoup de maladies; que l'on combattroit par un prompt

se-

ſecours avec un bon ſuccez, celles qu'il auroit été impoſſible de prevenir, & qu'on prolongeroit, humainement parlant, la vie des hommes de pluſieurs années. Quoi que cette matiere nous pût fournir aſſez de quoi moraliſer, finiſſons pourtant la morale & revenons à nôtre ſujet.

Deux raiſons doivent empêcher le Chirurgien de faire ſuccer les plaies avec la bouche. Je dis de les faire ſuccer; car je ne croi pas qu'il s'en trouvât qui voulût lui même faire cette operation avec ſa propre bouche. La premiere de ces raiſons conſiſte à conſiderer que ſi le ſucceur avoit quelque maladie contagieuſe, comme la verole, ou le ſcorbut, non ſeulement il pourroit communiquer ces mêmes maladies à ſon bleſſé en lui ſuççant ſes plaies, mais encore leur donner un mauvais levain qui empêcheroit la reünion, cauſeroit

des accidens, & rendroit la cure longue & difficile ; ce que j'ai vû arriver très-ſouvent. Si au contraire, le ſucceur étoit ſain, & que le bleſſé fût atteint des maladies que je viens de nommer, le ſucceur les attireroit ſur lui, & pour lors ce ſeroit ſecourir la ſanté de l'un aux dépens de celle de l'autre. L'on me dira qu'il n'arrive pas toûjours que l'un ou l'autre, le bleſſé ou le ſucceur, ſoient attaquez de ces eſpeces de maladies. Il eſt vrai, cela n'arrive pas toûjours : mais cela arrive quelquefois, & c'eſt toûjours s'expoſer au danger que de ſuivre cette methode. C'eſt-pourquoi j'ai inventé une autre maniere de ſuccer les plaies. Au lieu de me ſervir de la bouche d'un homme, je me ſers d'une ſeringue d'étain ou d'argent, & voici comment on la doit pratiquer.

Il faut avoir des tuiaux de differente grandeur pour s'accommoder

der à la diverſité des plaies ; la figure de ces tuiaux eſt aiſée à determiner & à exécuter en ſuivant le modele de ceux que j'ai inventez, repreſentez dans la premiere planche.

Pour s'en ſervir avec bon ſuccez, il faut obſerver pluſieurs circonſtances : la premiere eſt de bien ajuſter le tuiau contre la peau autour de la circonference de l'orifice externe de la plaie, afin que l'air exterieur ne puiſſe pas entrer dans le diametre du tuiau, ce qui empêcheroit de pouvoir pomper le ſang.

Pour cet effet il faut avoir quelqu'un qui tienne le tuiau bien adapté avec les chairs, comme on le peut voir dans la ſeconde planche. La deuxiéme circonſtance eſt d'obſerver, que pendant que vous tirerez le piſton, l'orifice externe de la plaie ne ſoit pas bouché par du ſang caillé, par quelque mor-

ceau de graiſſe ou de chair, ou par l'enflure à laquelle le froid, la douleur, l'inflammation ou quelqu'autre cauſe pourroit avoir donné lieu. Si la plaie étoit bouchée par du ſang caillé, il faudroit l'en degorger. Pour toutes les autres cauſes, il ſuffiroit d'introduire dans la plaie, afin de l'en déboucher, & de pouvoir ſuccer le ſang qui ſeroit contenu dans ſon fonds, une canulle d'argent ou de plomb dont on verra la figure à la premiere planche. A la faveur de cette canulle on ſuccera le ſang épanché dans le trajet de la plaie, & après avoir ainſi evacué ce trajet, autant qu'il ſe pourra, de toutes les humeurs qui peuvent y avoir été épanchées, il faut avoir une autre ſeringue de moienne grandeur, dans laquelle on aura mis un baume liquide un peu chaud, ou du moins tiede, lequel ſera injecté dans la plaie.

L'in-

L'injection étant faite, on couvrira l'orifice externe de la plaie, pendant un quart d'heure, d'une compresse trempée dans l'eau d'arquebusade. Après ce tems on ôtera cette compresse pour succer encore un peu la plaie, & cela pour trois raisons. La premiére, pour ôter le baume superflu qui restant dans la plaie, en écartant ses parois, en empêcheroit la reünion. La seconde, pour évacuer l'épanchement des humeurs, qui auroit pû se faire depuis l'injection du baume; Et la troisieme, pour en pompant le baume, l'air & les humeurs contenuës dans le trajet de la plaie, obliger les parois à s'approcher immediatement les unes des autres, ce qui est essentiel pour la production d'une parfaite reünion. La plaie étant succée pour la derniere fois, elle doit être garnie de son appareil, lequel sera composé d'un pluma-

ceau trempé dans l'eau ſtyptique, couvert d'un emplâtre de Crollius, d'une compreſſe par deſſus, le tout ſoûtenu par un bandage ſeulement contentif.

Par tous ces moiens pratiquez avec methode & exactitude, la cure de la plaie ſera parfaite en très-peu de tems ; pourveu néantmoins que le malade obſerve de ſon côté de ſe bien menager, ne faiſant point d'exercice violent, ni de débauche pendant le tems de la reünion. Je laiſſe le ſoin à Meſſieurs les habiles Medecins qui ſuivent les armées, de leur impoſer le regime de vivre, qu'ils trouveront à propos ; & au defaut de leur preſence je le recommande aux Chirurgiens intelligens. Car dans la cure des maladies rien ne doit être mépriſé, les circonſtances qui paroiſſent les plus indifferentes, deviennent les plus ſerieuſes quand on neglige

de

de les obſerver. Enfin il faut prêter toute ſon attention, agir enſemble d'intelligence, le Medecin & le Chirurgien, le malade avec la nature, pour combatre de concert & vaincre la maladie.

Inſtruction ſervant à l'intelligence des Tuiaux.

Dans la premiere planche vous voiez ſix modeles, ſavoir un tuiau marqué A, décrit avec ſon uſage dans l'explication des planches, de même la canule marquée L. Enſuite quatre tuiaux, dont la tige eſt d'un diametre égal, afin qu'ils puiſſent s'ajuſter les uns comme les autres, dans le tuiau A. à l'endroit de C. lequel tuiau les doit recevoir tous alternativement, ſuivant qu'il s'agit de ſuccer une plaie longitudinale ou triangulaire. Les entonnoirs de ces tuiaux & leur bouche different entr'eux en

figure; & cette diverſité eſt d'autant plus neceſſaire qu'il arrive preſque toûjours que l'on rencontre des plaies de differente figure, conſequcmnment la bouche d'un tuiau qui peut ſervir commodement à ſuccer une plaie longitudinale, ne ſauroit être propre à ſuccer une plaie triangulaire; il en eſt de même des autres tuiaux.

Il faut conſiderer que comme il y a des plaies de differente figure, il y en a auſſi de differente étenduë, & que comme nous avons fait des bouches de tuiau pour nous accommoder à la figure des plaies, il eſt à propos d'avoir auſſi des tuiaux dont la bouche ſeulement, ſoit de differente grandeur; il en faut donc avoir de petite, de moienne, & de grande, en ſuivant toûjours le même modele, ſoit triangulaire, longitudinal, & autre.

Pour ce qui eſt du tuiau A. il en

en faut avoir plusieurs, afin de n'en point manquer: mais il faut qu'ils soient tous égaux en façon & en grandeur. Quant à la canule marquée L. il en faut avoir selon son modele de petites, de moiennes, & de grandes. Il faut aussi que le bord des tuiaux soit épais & plat du côté qui doit être appliqué immediatement sur la peau, afin qu'il puisse mieux s'y adapter. Toutes les dimensions que les tuiaux doivent avoir, sont precisement demontrées dans la planche troisiéme.

La matiere dont on peut se servir pour faire les tuiaux, c'est l'argent, le fer blanc, l'étain, ou le plomb. Mais je prefere à tous ces metaux, le bois de buis, tant pour la commodité, que pour l'usage, la propreté, & la beauté. Je fai façonner mon bois de buis par un bon ouvrier, ou bien je le façonne moi même; & lors que

je

je voi que mon idée eſt bien executée, pour rendre mes tuiaux auſſi jolis que commodes, je les fai verniſſer tant en dedans qu'en dehors, d'un vernis rouge. De cette façon le ſang qui les touche, ne peut pas les gâter, & auſſi-tôt qu'on les lave dans l'eau ils devienent auſſi nets que s'ils étoient neufs.

Explication des Figures contenues dans les trois planches ſuivantes.

Planche I.

A. Le tuiau commun.
B. Son bout qui entre dans une ſeringue.
C. Son bout qui reçoit les autres tuiaux.
D. D. D. D. Quatre tuiaux d'un égal diametre.
E. E. E. E. Leur bout qui doit être reçu dans le tuiau A. à l'entrée de G.

F. F. F. F.

F. F. F. F. Leur entonnoir.

G. Bouche du tuiau ſervant à ſuccer les plaies longitudinales.

H. Bouche du tuiau ſervant à ſuccer les plaies demi-circulaires.

I. Bouche du tuiau ſervant à ſuccer les plaies de figure triangulaire.

K. Bouche du tuiau ſervant à ſuccer les plaies dont le trajet eſt oblique.

L. Canulle ſervant à introduire dans les trajets des plaies, dans les cas où il ſe rencontre qu'elles ſont bouchées de la maniere que j'ai expliqué ci-devant.

M. M. Ses deux oreilles percées pour y pouvoir introduire un lien, & l'aſſujetir par ce moien de la maniere qu'elle doit être dans la plaie ſans embaraſſer la bouche du tuiau.

Planche II.

N. La ſeringue.

O. Le manche que le Chirurgien doit tenir dans ſa main pour tirer le piſton.

P. Le tuiau qui entre dans la ſeringue.

Q. Tuiau reçu dans le tuiau P.

R. Le bleſſé.

S. Le ſerviteur qui aide à l'operation en tenant les tuiaux aſſujetis.

T. Le Chirurgien à peu près dans l'attitude qu'il doit être en faiſant ſon operation.

V. V. Les mains du ſerviteur, tenant les tuiaux ferme contre la chair.

X. La main du Chirurgien, qui ſoûtient & pouſſe la ſeringue.

Y. L'autre main du Chirurgien qui tire doucement le piſton, afin de ſuccer le ſang contenu dans le trajet de la plaie.

Z. Soûtien pour aſſujetir la ſeringue plus commodement, lequel ſe met au point que l'on veut par le moien d'une vis.

a. a. Ca-

a. a. Canulle de Poitrine.
b. b. Autre petite Canulle pour les plaies moins profondes.

Planche troisieme.

c. Grandeur du trou de la seringue.
d. Diametre du bout du tuiau qui doit être reçu dans ce trou.
e. Diametre de son autre bout.
f. Diametre des tuiaux qui doivent être reçus dans celui-ci.
g. Tuiau representant la veritable dimension que les quatre tuiaux D. doivent avoir.
h. Grand circuit de la bouche du tuiau servant à succer les plaies dont le trajet est oblique.
i. Circonference de la bouche du même tuiau representée de moienne grandeur.
k. Represente la petite circonference des plus petites bouches.
l. Grande circonference de la bouche du tuiau servant à succer les

les plaies triangulaires.

m. n. Repréſente la moienne, & la petite circonference des bouches de deux tuiaux de differente grandeur ſervant au même uſage.

o. Circonference de la bouche du tuiau ſervant à ſuccer les plaies demi-circulaires.

p. q. Repreſente la même circonference qui differe ſeulement en grandeur, ſervant au même uſage.

r. Grande circonference de la bouche du tuiau ſervant à ſuccer les plaies longitudinales.

ſ. t. Circonference moienne & petite ſervant au même uſage.

u. A été mis là pour faire remarquer que les bords de tous les tuiaux tant des grans, que des moiens, & des petits, doit être d'une largeur auſſi étenduë que celle du bord du tuiau triangulaire marqué t.

Deſ-

Deſcription de tous les Remedes dont j'ai propoſé l'uſage dans ma methode.

Eau Vulneraire appellée d'Arquebuſade.

Prenez des racines & des feuilles de la grande conſoude, des feuilles de ſauge, d'armoiſe, de bugle, de chacune quatre poignées; des feuilles de betoine, de ſanicle, d'œil de bœuf ou grande marguerite, de petite conſoude, de grande ſcrophulaire, de plantain, d'aigremoine, de verveine, d'abſinthe, de fenouil, de chacune deux poignées; de millepertuis, d'ariſtoloche longue, d'orpin ou repriſe, de veronique, de petite centaurée, de millefeuille, de nicotiane, de piloſelle, de menthe, d'hyſope, de chacune une poignée. Hachez le tout & l'ecraſez bien dans un mortier; mettez le

dans un grand vaiſſeau de terre; verſez deſſus douſe livres de vin blanc ; brouillez la matiere avec un bâton; bouchez le vaiſſeau & le placez en digeſtion dans un fumier ou à une autre chaleur pendant trois jours.

Renverſez le dans une grande cucurbite de cuivre étamée en dedans, & y aiant adapté ſa tête de more & ſon refrigerant, faites diſtiller l'humidité dans un recipient par un feu moderé à la maniere accoûtumée: vous aurez l'Eau d'Arquebuſade, gardez la dans une bouteille bien bouchée.

Ses Vertus.

Elle eſt bonne pour les contuſions, pour les diſlocations, pour reſoudre les tumeurs, appliquée exterieurement ; elle nettoie les chancres, les vieux ulceres, elle fait revenir les chairs, elle fortifie, elle reſiſte à la pourriture, elle

ar-

arrête la gangrene ; on s'en peut ſervir auſſi contre les vapeurs : enfin elle eſt vulneraire, deterſive, on l'emploie dans les maladies de la poitrine & des poûmons, comme dans l'aſthme & dans la phtiſie.

Comme la plûpart des plantes qui entrent dans, cette diſtillation, ne ſont pas fort ſucculentes, il eſt bon d'y ajoûter du vin blanc : cette liqueur excite la fermentation, & ſert à détacher les parties ſalines, & ſulphureuſes volatiles de la matiere.

Il faut prendre garde que le feu ne ſoit trop grand pendant la diſtillation, de peur que la matiere s'attachant au fond de la cucurbite, l'eau diſtillée ne ſente l'empireume ou le brûlé. Après qu'on a fait diſtiller la moitié de la liqueur, il eſt bon de renverſer ce qui ſera demeuré dans la cucurbite ſur un linge, & de le mettre

à la presse pour en tirer le suc: on le versera dans la cucurbite, & on le fera distiller. On évitera par ce moien l'odeur du brûlé. Mais si l'on a un bain de vapeur où un bain marie assez grand, il est encore plus sûr d'y faire la distillation.

Si l'on met secher & brûler le marc des herbes, & qu'on fasse une lessive de ses cendres, & qu'après en avoir tiré le sel par évaporation, on le dissolve dans l'eau distillée, elle en sera plus detersive & plus resolutive.

Eau Styptique.

Cette eau n'est qu'une dissolution de vitriol & d'autres ingrediens propres à arrêter le sang. Prenez du colcothar ou vitriol rouge, qui reste dans la cornuë après qu'on en a tiré l'esprit, de l'alun brûlé & du sucre candi, de chacun trente grains; de l'urine d'une

d'une jeune perſonne & de l'eau de roſe, de chacun demi-once; de l'eau de plantain deux onces. Agitez le tout enſemble dans un mortier, puis renverſez le mélange dans une phiole: il faudra verſer par inclination la liqueur quand on voudra s'en ſervir.

Ses Vertus.

Si l'on aplique une compreſſe imbuë de cette eau, ſur une artere ouverte, & qu'on tiene la main deſſus, elle arrête le ſang. On en peut auſſi mouiller un petit tampon & l'introduire dans le nez lors que l'hemorragie dure trop longtems. Etant priſe interieurement elle arrête le crachement de ſang, les dyſenteries, le flux d'hemorrhoïdes, & de menſtrues; elle eſt vulneraire. La doze eſt depuis demi-drachme, juſqu'à deux dragmes dans de l'eau de centinode.

Remarques.

Quand le ſang ſort avec trop de viteſſe, il faut redoubler la premiere compreſſe qu'on a miſe ſur la plaie, & apuier un peu avec les doigts pendant demi-heure.

La baſe de cette eau eſt le colcothar.

Baume d'Arcæus.

Prenez du ſuif de bouc deux livres; gomme elemi, terebentine de Veniſe, de chacun une livre & demie; graiſſe de pourceau, une livre. Faites un baume de ces medicamens ſuivant les regles de l'Art. La maniere de le faire eſt ainſi.

On mettra fondre ou liquefier toutes les drogues enſemble dans une baſſine ſur un feu mediocre, & on paſſera la matiere fonduë par un linge, pour en ſeparer les impuretez, qui ſe trouvent dans la gomme elemi; on laiſſera refroidir la colature: c'eſt le baume d'Ar-

d'Arcæus, on le garde dans un pot pour le beſoin.

Ses Vertus.

Il eſt propre pour conſolider les plaies, pour les piqueures des parties nerveuſes & tendineuſes, pour les diſlocations après la reduction faite, pour les contuſions, pour fortifier les nerfs. Ce baume eſt fort en uſage, il a une conſiſtence un peu trop dure, je voudrois le rendre plus molet, en y ajoûtant ſix onces d'huile d'hypericum.

Baume Verd de Mets, ou de Madame Feuillet.

Prenez huile de ſemence de lin faite par expreſſion, huile d'olive, de chacune une livre; huile de laurier, huile de terebentine de Veniſe, de chacune deux onces. Mettez les enſemble ſur un feu lent, laiſſez les enſuite refroidir, mêlez

y de l'huile distillée de bayes de genevre demi-once ; du verd de gris trois dragmes ; aloës succotrin deux dragmes ; vitriol blanc une dragme & demie ; huile de girofle une dragme : il en sera fait du tout ensemble un baume sans art.

Remarques.

On pulverisera bien subtilement chacun à part le vitriol blanc, l'aloës & le vert de gris ; on mêlera ensemble la terebentine & les huiles de lin, d'olive & de laurier. Quand le mélange sera à demi refroidi, on y incorporera les poudres bien exactement, agitant la matiere quelque tems avec un bistortier ; puis on y ajoûtera les huiles de genevre & de gerofle pour faire du tout un baume qu'on gardera dans un vaisseau bien bouché.

Ses Vertus.

Il est propre à mondifier ou net-

nettoier les plaies & les ulceres, pour les morſures des bêtes venimeuſes. On en fait chaufer, & on en aplique dans la plaie avec la frange d'une plume ou avec des plumaceaux de charpi : on met par deſſus l'emplâtre ſtictique de Crollius dont on trouvera la deſcription ci-après, ou celui d'oppodeldoch.

Emplâtre Stictique de Crollius.

Prenez du minium } De chacun
De la pierre calaminaire, } demi-livre.

Litarge d'or } De chacun trois
Litarge d'argent, } onces.

Huile de lin } De chacune une
Huile d'olive, } livre & demie.

Huile de laurier, demi-livre.

Cire } De chacune une li-
Colophone, } vre.

Du vernix
De la terebentine
de Venise, } De chacun demi-livre.

De l'Opopanax
Du galbanum
Du sagapenum
De l'ammoniac
Du bdellion, } De chacun trois onces.

De l'ambre jaune
De l'oliban
Mirrhe d'Alexandrie
Aloës hepatique
Les deux aristoches longue & ronde, } De chacun une once.

De la mumie d'outremer
De l'aimant
De la pierre hematite, } De chacun une once & demie.

Du

Du coral rouge Coral blanc Mere de perles ou nacre Sang de Dragon Terre figillée Vitriol blanc,	De chacun une once.
Fleurs d'antimoine Safran de Mars,	De chacun deux dragmes.

De camphre, une once.

Mêlez le tout pour en faire un emplâtre fuivant l'Art.

La maniere de le faire eft telle.

Il faut mettre macerer, & cuire enfuite les cinq gommes dans du meilleur vinaigre, & puis les paffer par un linge groffier neuf, & le bien exprimer; après les cuire une feconde fois par un feu lent dans une baffine jufqu'à une confiftence mediocre. Mettez dans une au-

tre baſſine les huiles de lin & d'olive, & y ajoûtez les litarges d'or & d'argent, faites les cuire, & agitez les jusqu'à ce que l'huile ſoit colorée; & puis ajoûtez y la pierre calaminaire, & peu après le minium, en remuant toûjours ſuffiſamment. La marque qu'il le ſera aſſez, eſt celle-ci. Si vous en mettez une goute ſur l'ongle, & qu'elle viene à s'y épaiſſir ſans couler, il eſt comme il faut. Ajoûtez y environ la fin, le vernix, l'huile de laurier, la cire, la colophone. Le tout étant bien mêlé & liquefié, ôtez le de deſſus le feu. Après faites chaufer peu à peu la baſſine où ſont les gommes, & verſez la liqueur de la ſeconde baſſine promptement ſur les gommes, les mêlant enſuite ſur un feu lent, prenant garde que ladite compoſition ne bouille point; car les gommes ſe reduiroient en grumaux, & ne ſe mêleroient que difficilement.

ment. Après les avoir ainsi mélées, ajoûtez y les poudres & les remuez vîte pendant une heure. En dernier lieu ajoûtez y le camphre dissous dans l'huile de genevre ; & si par hazard l'emplâtre n'avoit pas assez de consistence, on peut encore y ajoûter un peu de cire & de colophone; après quoi on l'ôte du feu ; & puis pour le mettre en magdaleons, frottez vos mains des huiles suivantes mélées ensemble, savoir des huiles de camomille, de roses, de genevre & de millepertuis en égale quantité.

Les vertus de cet emplâtre sont très-grandes. Il consolide les plaies recentes, il incarne, deterge & seche les vieux & les nouveaux ulceres, & resout les contusions. Il prévient les fluxions & les symptomes qui peuvent survenir. Il attire sans douleur le fer, le plomb, le bois & les autres corps étranges, quoi qu'ils aient pro-

fon-

fondement penetré dans les parties; & tous ces effets arrivent fort promptement.

Avis de l'Auteur.

Quoi que les receptes dont je donne ici la description, se trouvent dans plusieurs Pharmacopées, telles que sont celles d'Augsbourg & de Mr. Lemery, & par consequent connues dans toute l'Europe & ailleurs ; & que ces remedes soient assez recommandables par leurs grands effets, ils ne sont pourtant pas venus à la connoissance de la plûpart des Chirurgiens ; soit parce qu'ils se sont fait une habitude de se servir toûjours de certains remedes, qui le plus souvent leur ont été communiquez ; dont ils font un grand cas, même avec beaucoup de reserve & de mistere, croiant pos-

posseder les plus beaux secrets du monde : soit parce que n'étant ni Chimistes ni Galenistes, ils ne se sont pas donné la peine de fouiller dans les livres des Chimistes ni dans ceux de Galenistes où les bons remedes sont décrits : d'où vient que les meilleurs sont les moins pratiquez. Qui croiroit, sans l'avoir vû, qu'en Allemagne où la Pharmacie est très-estimée, comme en effet elle le mérite, & très-bien pratiquée, on y fût depourvû de l'emplâtre de Crollius & du baume verd de Mets, du moins dans les meilleures villes que j'ai frequentées, quoique ces remedes soient si renommez en France, & si connus par leurs effets admirables ? C'est ce qui m'a donné lieu de donner ici ces receptes pour la commodité des Chirurgiens ; afin que s'ils ne trouvent pas les remedes preparez chez les Apoticaires, ils puissent les

faire

faire preparer eux-mêmes. Les deux premieres receptes ſont tirées de la Chymie de Mr. Lemery; les deux ſuivantes de ſa Pharmacopée Univerſelle; & la cinquiéme de la Pharmacopée d'Augsbourg.

FIN.

DISCOURS

Pour prouver qu'il eſt poſſible de prevenir certaines Maladies Venerienes par le moien d'un Specifique,

ET

En même tems pour demontrer par de fortes raiſons, que l'uſage en doit être permis.

PAR

Le même AUTEUR.

DISCOURS

Pour prouver qu'il eſt poſſible de prevenir certaines Maladies Veneriennes par le moien d'un Specifique, & en même tems pour demontrer que l'uſage en doit être permis.

MOn deſſein étant de donner avis au Public, de la vertu d'un Specifique que le ſilence que j'ai religieuſement gardé là-deſſus depuis pluſieurs années que j'en ai la connoiſſance, a empêché d'être connu, tandis que par des experiences ſouvent reïterées je me ſuis aſſûré de ſes bons effets : aujourd'hui que je le veux manifeſter, il faut que pour le defendre contre les inſultes de ceux qui ſont ſans diſcernement, ennemis jurez de tout ce qui paroit de nouveau, je diſe quelque choſe en ſa faveur pour combattre leur prevention.

Depuis que je suis Chirurgien, j'ai voiagé un peu sur mer, j'ai frequenté plusieurs villes maritimes en Espagne & en France, & même j'ai demeuré pendant quelque tems dans la plûpart des villes capitales de France. J'ai fait un sejour de quatre années à Paris ou à la Cour; j'ai eu l'honneur de servir dans les armées du Roi en qualité de Chirurgien Major; ensuite j'ai passé dans l'Empire. Pendant tout ce tems & dans tous ces lieux j'ai beaucoup pratiqué l'art de guerir les Maladies Veneriens.

Je ne raporterai point ici ce que j'ai remarqué de plus singulier dans ce genre de maladies, encore moins le progrez que je puis avoir fait dans l'art de les guerir, ni les differentes methodes, bonnes ou mauvaises, que j'ai vû pratiquer tant à d'habiles Medecins & Chirurgiens, qu'à des ignorans

&

& des charlatans : je me renfermerai seulement à dire quelque chose touchant la contagion du virus venerien, & à faire voir qu'il n'est pas plus difficile de trouver un antidote qui s'oppose à son impression, qu'il est possible d'en trouver un pour la morsure des bêtes venimeuses.

Personne n'ignore qu'il n'y ait des remedes specifiques qui par leurs effets arrêtent les progrez de la morsure d'une vipere ou de la piqueure d'un scorpion : je donne ces deux exemples qui me doivent suffire, quoi que j'en pusse citer d'autres. On convient aussi que chaque chose a son contraire & son opposé qui peut la detruire. C'est sur ce fondement que l'on nomme antiveneriens & antiscorbutiques les remedes qui detruisent la cause morbifique de la verole & celle du scorbut, & que l'on assûre, comme la chose est

en effet, qu'on peut avoir des preservatifs contre la peste même, qui de toutes les maladies est la plus contagieuse & la plus redoutable. Si c'est une verité constante que l'on puisse eviter les mauvaises impressions de ces fameux venins, pourquoi seroit-il impossible d'en rencontrer un qui puisse avoir le même effet à l'égard du venin venerien ? Si je voulois entrer dans un detail physique, il me seroit fort facile de prouver la verité de ce que j'avance : ce que je ferai dans son lieu. Je suis déja plus que convaincu de cette possibilité par un nombre infini d'experiences que j'ai par devers moi de l'usage d'un preservatif que j'ai fait pratiquer à des personnes qui par leur genre de vie étoient des plus exposées aux rigueurs de Venus, sans que pourtant elles aient jamais ressenti depuis, la moindre des dis-

graces qui ſuivent une vie libertine, quoi qu'auparavant elles en euſſent été des plus maltraitées.

Bien que ce preſervatif m'ait paru juſqu'à preſent infaillible, je ne voudrois pas promettre qu'il le fût toûjours. Les remedes les plus recommandables, les plus precieux, & ceux qu'on eſtime le plus en Medecine ne reüſſiſſent pas toûjours. Mais parce qu'ils reüſſiſſent ſouvent, & que par leur uſage on ſe voit preſque toûjours delivré des maladies les plus cruelles, les plus inveterées, & les plus opiniatres, qui ſans les bons effets de ces remedes extermineroient en peu de tems la moitié du genre humain, on a recours à leur uſage dans l'occaſion. Ainſi je puis conſeiller l'uſage de mon preſervatif comme un moien fort aſſûré pour ſe garentir d'une maladie qui n'eſt pas moins incommode & dangereuſe qu'elle eſt ordinaire

& commune en Europe, & sans doute dans toutes les parties du monde. Je ne dirai rien de l'origine de mon remede, si j'en suis l'inventeur, ou si quelqu'un me l'a communiqué : c'est ce qu'il importe peu au Public de savoir, il suffit qu'il en ressente les bons effets.

Je prevois déja qu'il y pourra avoir quelque particulier qui murmurera contre moi, sur tout ceux qui font leur profit à traiter par des remedes violens & fort embarrassans les maladies veneriennes. Mais comme il est permis à un chacun de faire de ses biens l'usage qu'il lui plait, ils ne doivent pas trouver mauvais que je me serve d'un privilege qui est commun à tous les hommes : d'ailleurs le bien du Public doit toûjours être preferé à celui d'un particulier.

On ne manquera pas aussi de m'opposer, qu'en ceci je donnerai

rai lieu aux libertins de s'abandonner à leurs plaisirs sensuels avec plus de liberté. A cela je répons que je ne saurois me persuader que celui qui ne craint point Dieu, puisse craindre la verole; & que l'homme est si fragile, que quand il trouve l'occasion de contenter sa brutalité, il la prend sans que les reflexions qu'il devroit faire sur le passé, ou sur l'avenir, lui servent de quelque chose pour refrener ses passions. Il n'y a point de Praticien fameux dans l'art de guerir les maladies venerienes, qui ne conviene avec moi, s'il est de bonne foi, qu'il a souvent trouvé des gens, qui après avoir été attaquez plusieurs fois de quelque maladie veneriene la plus cruelle, plus tourmentez par les remedes que par la maladie même, qui après, dis-je, tous ces martires n'en sont pas devenus plus rete-

nus. On leur a vû continuer leurs débauches, & contracter, malgré leurs facheuses experiences, des maladies veneriennes des plus opiniatres, & même incurables. Ces veritez ne prouvent que trop, que la nature humaine est très-fragile, & qu'il n'y a que l'impuissance qui puisse l'arrêter. L'ardeur de la guerre & celle de l'amour agissent tour à tour sur le cœur des hommes, sur celui même des grands Heros : preuve fatale de nôtre foiblesse. Qu'on fouille dans l'histoire des plus grands Conquerans, on y trouvera des preuves très-convainquantes de la verité que j'avance. Qu'on ne me dise donc point que mon remede autorisera les debauches. Combien de maris inconsiderez & infideles à leurs femmes, qui après avoir contracté quelque maladie veneriene, la leur communiquent, elles devenant par

ce moien les victimes innocentes de leurs infames époux? Et combien de malheureuſes femmes n'empoiſonnent pas leurs maris innocens par cette même voie? Quelle ſource de divorce & de honte n'eſt-ce pas pour des familles où ces facheux accidens arrivent? Et ne ſera-ce pas faire un grand bien, ſi par le preſervatif que je propoſe, on peut éviter ces deſordres, ou les diminuer? Combien de bons ſoldats & de grands Capitaines ne perit-il pas, après avoir trainé long-tems une vie languiſſante & malheureuſe, pour s'être negligez, ou pour avoir été mal traitez de la maladie en queſtion? Et ſi par le moien d'un preſervatif on eût prevenu ces facheuſes ſuites, qu'on eût ſauvé la vie à tous ces gens-là, quel ſervice n'auroit-on pas rendu à une Republique ou à tout un Roiaume? Si toutefois le ſcrupule doit prevaloir

loir à toutes mes raisons, je me condamne à un silence perpetuel. En attendant cette decision, je dirai un mot de l'action du virus venerien, & de l'effet de mon Specifique.

Rien n'est plus difficile à determiner que le caractere des venins. Mais comme on reconnoit que ce sont des corps fort subtils & penetrans, & que le plus souvent ils font fermenter les humeurs, quoi qu'à la verité ils les coagulent quelquefois, on les appelle des fermens. Celui que nous nommons venerien, en est assurement un des plus actifs : Et comme il ne faut qu'un grain de levain pour convertir successivement en levain toute la pâte du monde, ce que Monsieur Uçay a fort heureusement exprimé, il ne faut aussi qu'un grain de virus venerien pour infecter tous les hommes. Quand ce virus est fort actif &

penetrant, & que les pores de l'uretre dans l'homme ſont dilatez, & dans la femme ceux de ſon col, le venin penetre tout à coup dans la maſſe du ſang, d'où s'enſuit naturellement la verole ou un poulain. Quand au contraire le virus venerien ſe trouve embarraſſé avec quelque matiere gluante & viſqueuſe, & que les pores ſont bouchez, il arrive pour lors que ce venin engagé de même, s'attache avec les matieres à la ſurface des parties, & quand il vient à ſe débarraſſer de ce qui le tenoit comme en priſon, pour lors recouvrant ſon activité, il agit ſur les parties qu'il rencontre, & ſuivant la diſpoſition des humeurs qu'il y trouve, il produit des ulceres plus ou moins profonds, plus ou moins étendus, plus ou moins calleux : ce qui arrive plûtôt ou plûtard ſuivant que le virus a plus ou moins de diſpoſition à ſe degager. Alors de

de ces mauvais effets il en resulte tantôt un chancre, tantôt une chaudepisse. Dans le premier cas, c'est à dire quand le venin penétre tout d'un coup dans la masse du sang, alors mon remede devient absolument inutile: mais dans le second où le venin se trouve embarrassé de la maniere que je l'ai expliqué, c'est dans ce cas qu'il est absolument necessaire de se servir de mon preservatif, lors qu'on veut se garentir de toutes les suites funestes qui peuvent s'ensuivre de la penetration du virus venerien. J'ai toûjours remarqué que tous ceux qui se sont servis de mon Specifique, n'ont jamais été atteints de chancre ni de chaudepisse, quoi que ces deux maladies soient les plus frequents & les plus ordinaires précurseurs de la verole. Voici comment je pense que mon Specifique fait son operation. Je ne pre-

prétens pas qu'il agiſſe en reſſerrant les pores des parties, auſſi je ne m'en ſers qu'aprés les aproches. Il faut que pour qu'il faſſe ſon effet, il ſoit porté juſques dans le lieu même où le virus s'eſt arrété, qu'en le rencontrant il l'abſorbe, le detruiſe ou l'evacue de telle maniere, que le virus étant ôté, ou aiant perdu ſon activité, il ne puiſſe plus agir ſur les parties ni les penetrer. Les remedes dont on ſe ſert pour la cure du chancre, & pour celle de la chaudepiſſe ſont adminiſtrez dans cette intention, & doivent produire cet effet. Et puis qu'il eſt poſſible de guerir une chaudepiſſe & un chancre qui ont fait du progrés, quelque inveterez qu'ils ſoient l'un & l'autre, lors qu'on eſt bien experimenté dans l'art de guerir les maladies venerienes, il ſemble qu'il ſoit encore plus facile de diſſiper le virus venerien avant ſa

penetration lors que l'on possede un specifique parfaitement analogue. C'est ce que je croi avoir très-bien rencontré. Il n'est pas permis d'en douter après les experiences convaincantes que j'en ai vûes, sans donner dans une erreur manifeste, à moins que de vouloir suivre à la rigueur les principes des Pyrrhoniens qui veulent qu'on doute de tout.

Je donne cet avis au Public, & je souhaite plus pour son propre interêt que pour le mien, qu'il en fasse son profit. Je me reserve à parler de l'usage de mon Specifique à ceux qui s'en voudront servir, & il me semble qu'il seroit même superflu d'en dire quelque chose dans ce lieu.

Reflexions.

Si j'avois jamais pû remarquer que celui qui s'est trouvé atteint de

de quelque maladie veneriene en fût devenu dans la ſuite plus timide dans ſes debauches, que pendant ſon infirmité il ſe fût repenti, & eût donné gloire à Dieu, que ſes amis à la vuë de ſon châtiment en fuſſent devenus plus ſages, je me ſerois bien gardé de parler de mon Specifique. Mais bien loin de là, j'en ai trouvé un ſi grand nombre qui dans leur impatience, ſuite ordinaire de la violence de leur mal, ont proferé tant de blaſphemes contre le Ciel, contre la terre, contr'eux mêmes, enfin contre toute la nature, que le ſeul ſouvenir me donne de la terreur. Avoit-on trouvé le moien de les ſoulager? eux, ſans ſe vouloir donner le loiſir d'attendre une parfaite gueriſon, recommençoient de nouveau leurs débauches. Ce que j'ai trouvé de plus funeſte en cela, c'eſt qu'ils rencontroient des filles ou

des femmes dont la vertu jusqu'alors avoit été à l'épreuve de toutes les ruses des amans, qui, par une fatalité inexpliquable, soit par foiblesse, ou par tendresse, leur ont accordé les dernieres faveurs: leur santé se trouvoit ensuite sacrifiée à la brutalité de ces indignes amans. Qu'on juge des suites facheuses des desordres & du desespoir qu'un tel accident peut causer dans des familles d'honneur: ce qui descend même jusqu'à leur posterité; puis qu'on voit si souvent des enfans attaquez de ces sortes de maladies dez le ventre de leurs meres, & d'autres dans un âge si peu avancé, qu'on ne peut sans injustice, les accuser d'avoir contracté cette contagion, que par heritage. Pourroit-on avec raison revoquer en doute toutes ces facheuses veritez, encore moins critiquer celui qui sachant le moien de prevenir

ces desordres les mettroit en usage? Ceux qui veulent penetrer jusques dans les secrets du Ciel, pretendent que Dieu ne permettra jamais qu'on puisse trouver un tel remede: ce qui est mettre des bornes à sa misericorde. Cependant, par un effet de cette bonté infinie, on voit tous les jours que Dieu permet bien que dans ces maladies-là comme dans d'autres, il se fait des Cures qu'on peut appeller miraculeuses, & que quand ces maladies-là sont traitées dans leur commencement par quelque habile homme, elles s'aneantissent presqu'aussi-tôt qu'on les voit paroître; & puis que Dieu par sa grace permet l'un, par la même cause il permettra l'autre.

Il semble que j'aurois dû donner la formule de mon Specifique, ou du moins marquer un lieu où l'on pût trouver mon preservatif, sans qu'on fût obligé de

deviner où je ferai, cependant je ne fai ni l'un ni l'autre. Ce qui m'oblige à être si reservé là-dessus, c'est que je veux attendre encore quelque tems pour voir de quelle maniere on recevra mon avis, ma proposition, & mon raisonnement. Soit que je sois blâmé ou approuvé dans mon dessein, je suivrai inviolablement la loi qu'il plaira aux gens de bien, éclairez & depreocupez, de m'imposer. C'est à eux à qui il appartient de juger si c'est de l'interêt du public que l'usage de mon Specifique soit permis ou defendu, & dans cette disposition j'attendrai qu'ils m'instruisent de leurs sentimens sur ce que je dois faire.

A Francfort sur le Mein
le 7. Juillet 1706.

APPRO-

APPROBATION DU PREMIER MEDECIN

De la Ville de Francfort sur le Mein.

APrès avoir examiné avec attention un Livre intitulé, L'Art de succer les Plaies &c. fait par le Sr. ANEL, j'ai reçû tant de plaisir en le lisant, que je n'ai pû m'empêcher d'accorder mon approbation à son ingenieux Auteur, & lui marquer par là mon estime. Et quoi que le Traité soit petit, il renferme neanmoins tant d'observations curieuses sur la matiere qu'il traite, & il donne des raisons & des instructions si solides, que je croi qu'il ne peut être que très-utile à tous ceux qui le liront, & sur

tout à ceux de la profeſſion ; principalement dans le deſſein de ſuccer le ſang des plaies par une ſinguliere invention, ce que ſans cette methode, on n'a pratiqué juſqu'à lui qu'avec beaucoup de peine, & ſouvent de danger. C'eſt pourquoi ce Traité merite fort d'être imprimé. Fait à Francfort ſur le Mein le 16. Juillet 1706.

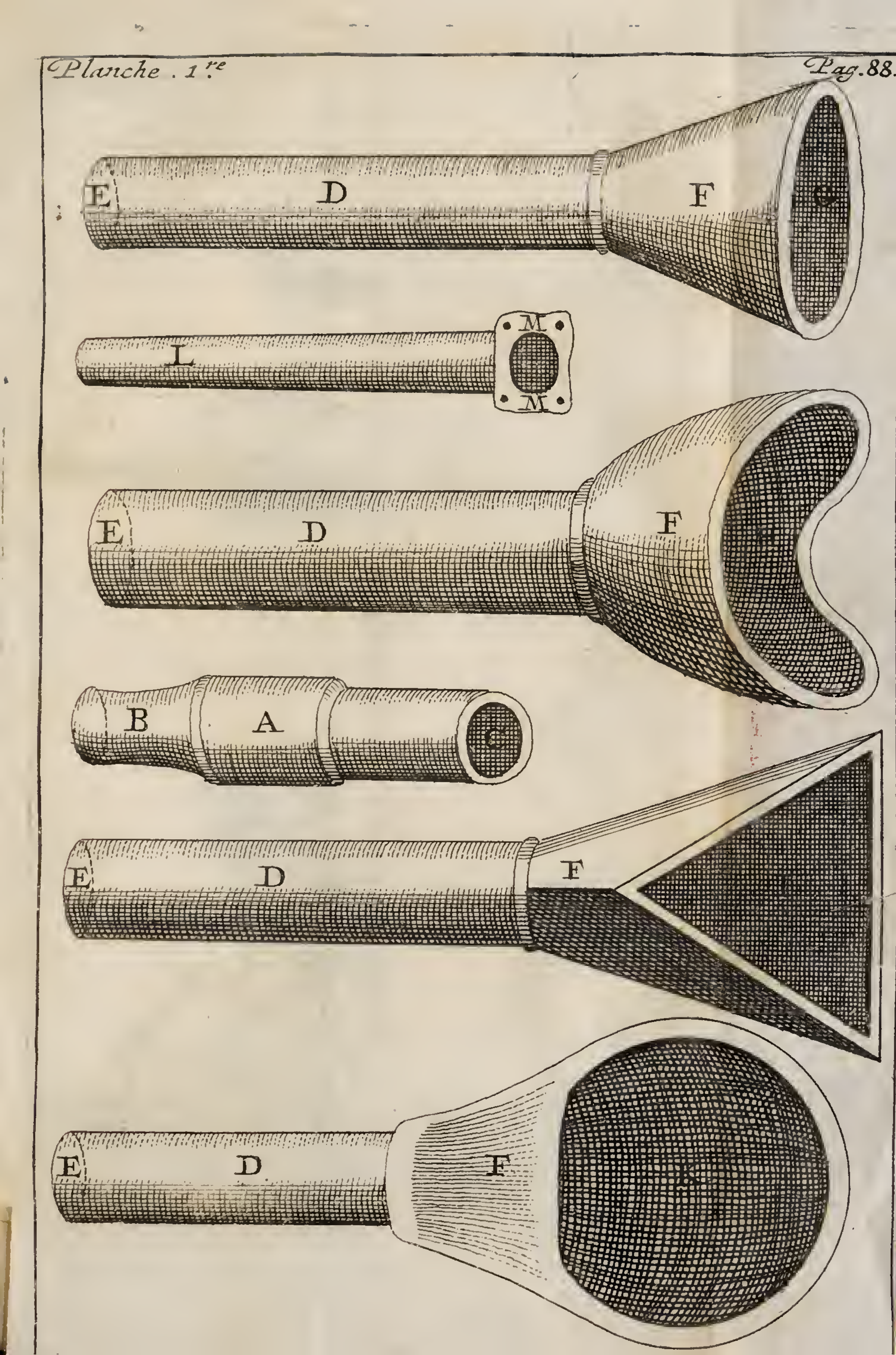
JEAN HELFFRIC JUNGKEN,
Premier Medecin & Phyſicien Ordinaire de la Republique.

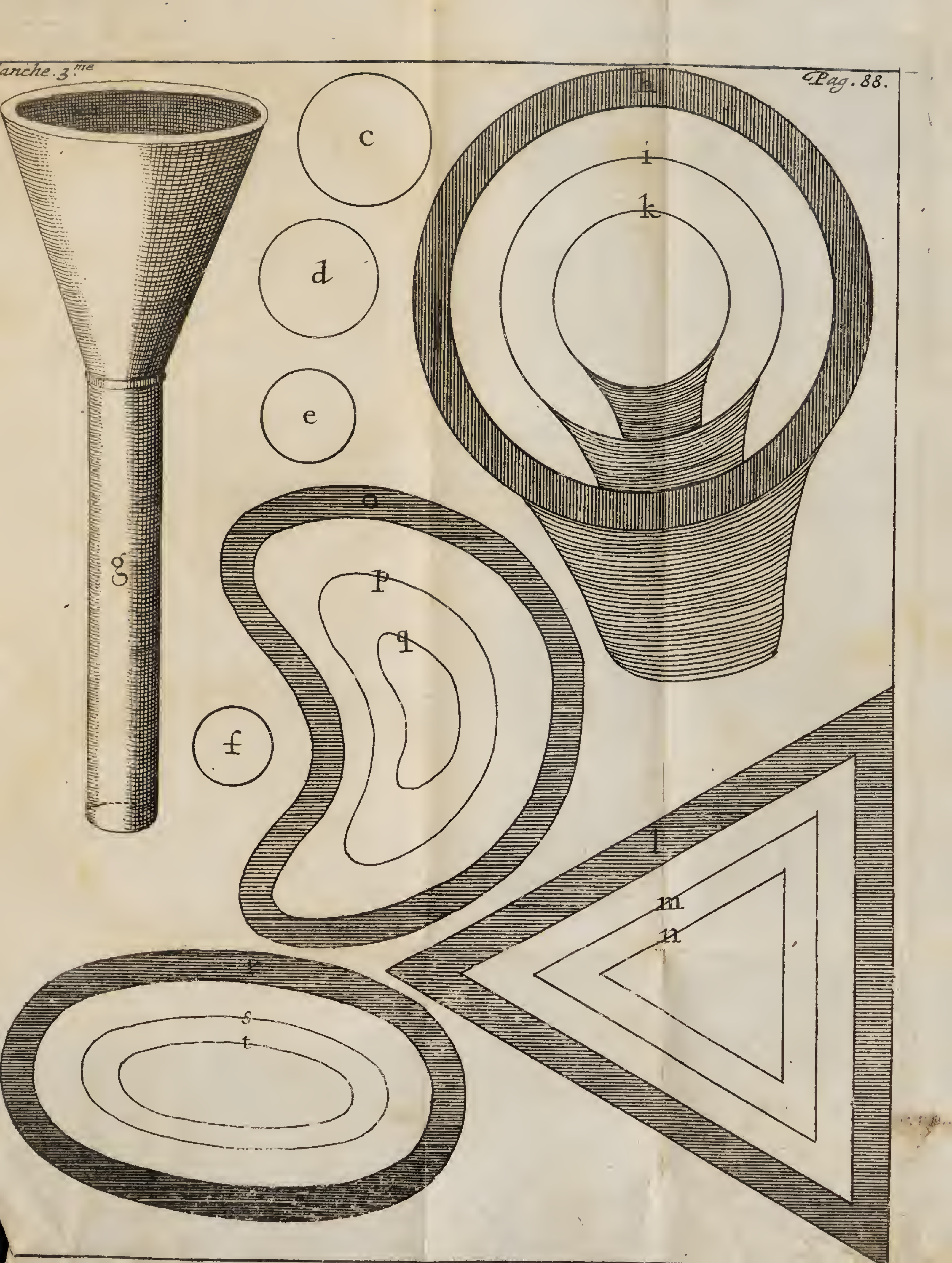
AUTRE

AUTRE APPROBATION.

AYant lû, ce préſent Traité, intitulé ; L'Art de ſuccer les Plaies par le Sr. ANEL ; j'y ai trouvé beaucoup de raiſons très-juſtes, & connoiſſant d'ailleurs l'habileté de ſon Auteur, j'ai lieu de croire que l'experience confirmera ce qu'il a avancé. Fait à Francfort ſur le Mein ce 24. Juillet 1706.

JEAN BERNARD GLADSBACK
Medecin & Phyſicien Ordinaire.


E
D
F
L
M
M
E
D
F
B
A
C
E
D
F
E
D
F


anche. 3.me
Pag. 88.
c
d
e
f
g
h
i
k
l
m
n
o
p
q
r
s
t

